

YONNE mémoire

numéro 23 - avril 2010 - 4€ / ISSN1620-1299

SOMMAIRE / ÉDITORIAL : L'ARORY aujourd'hui / pages 1 à 2, Jean Rolley.
LE DOSSIER : Histoire du maquis Horteur et de ses maquisards / pages 3 à 9, Joël Drogland.
UNE QUESTION EN DÉBAT : La position de l'ARORY par rapport à l'exhumation de soldats allemands exécutés par des résistants / pages 10 à 11, Claude Delasselle. MÉMOIRE : Exhumation de soldats allemands, La Grange-Aux-Malades, 25 juillet 2009/ pages 12 à 19, Joël Drogland, Didier Perrugot et Jean-Luc Prieur. SOUVENIR : Une allée Jack Marsden dans les bois du Chalonge à Dixmont / page 20.



• Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance dans l'Yonne •

ÉDITORIAL

L'ARORY aujourd'hui

par Jean Rolley,

Après la parution du livre *Un département dans la guerre*, en 2007, l'équipe d'historiens de l'ARORY a eu un moment d'hésitation et de réflexion sur la poursuite de son action. Il y avait sans doute une certaine tentation de souffler un peu, après des années bien chargées consacrées au Cdrom et au livre, mais aussi les questions posées par la disparition de nombreux anciens résistants qui avaient constitué jusque là la base essentielle de l'association. L'équipe a cependant décidé de continuer, car il est évident que le Cdrom et le livre n'ont pas la prétention de présenter un tableau définitif de l'histoire de l'Yonne pendant les années 1939-1945, et que beaucoup reste à faire. Elle s'est donc maintenue, et même renforcée par l'utile et heureuse adjonction d'un géographe, Bernard Dalle-Rive.

Le travail se poursuit, comme c'était déjà le cas, sur deux plans : celui de la recherche historique, mais aussi celui de la mise à la disposition du résultat de cette recherche pour un public large, pas forcément très averti, et pour un public scolaire. Comment mener de front une recherche exigeante, rigoureuse, répondant aux règles de la recherche (par exemple nécessitant des notes, des références précises, etc.), et la communication avec un public large, non spécialiste, mais intéressé ? La question, posée depuis longtemps, est toujours d'actualité.

Deux exemples montrent comment l'ARORY essaie de répondre à cette double exigence : le colloque organisé à Auxerre le 13 décembre 2008, et l'exposition inaugurée le même jour au musée Saint-Germain, et qui a accueilli de nombreux visiteurs. Une exposition plus réduite et particulièrement destinée au public scolaire a été inaugurée le 29 mars 2010.

Le colloque intitulé « La Résistance icaunaise en perspective »

avait pour but de confronter nos recherches concernant l'Yonne avec celles qui ont été menées dans d'autres départements : l'Aube, la Nièvre et l'Oise. La publication des actes du colloque, retardée par les hésitations de Jacqueline Baynac, qui avait brosé un tableau de la Résistance dans la Nièvre, est maintenant imminente. La lecture de ces textes paraîtra sans doute un peu sévère à certains, mais ils ont été réalisés dans le même esprit de précision et de rigueur que les textes publiés après la journée de 2000, consacrée aux organisations de Résistance de l'Yonne. L'exposition qui a été inaugurée en mars 2010 au lycée Jacques Amyot et qui circulera dans les établissements scolaires qui le souhaiteront, reprend en douze panneaux le contenu de l'exposition de 2009. Réalisée, comme la précédente, par les historiens de l'ARORY en partenariat avec les Archives Départementales de l'Yonne, elle est accompagnée d'un livret pédagogique destiné aux enseignants, nombreux nous l'espérons, qui accompagneront leurs élèves du primaire et du secondaire dans ces visites.

Notre travail se poursuit, comme c'était déjà le cas, sur deux plans : celui de la recherche historique, mais aussi celui de la mise à la disposition du résultat de cette recherche pour un public plus large et pour un public scolaire.

Notre bulletin régulier, *Yonne Mémoire*, essaie également de satisfaire ses lecteurs sur ces deux plans. Il privilégie la publication des travaux de recherche réalisés par les historiens de l'ARORY – c'est l'objet de dossiers comme celui de ce numéro sur les exhumations – et la réflexion sur des faits, étudiés jusque là séparément, comme celui sur le groupe Horteur. Le prochain numéro comprendra une étude sur une mission du BCRA, qui a concerné l'Yonne très tôt, dès 1941, et qui était restée inconnue des historiens et du public jusqu'alors. Le bulletin essaie également de faire connaître les personnalités qui ont marqué la Résistance icaunaise de leur empreinte ; de nombreux portraits ont été faits, nous allons continuer dans cette voie. Enfin, nous >>>

É D I T O R I A L

» essayons de faire connaître quelques-uns des livres récents qui nous paraissent pouvoir intéresser nos lecteurs, en particulier ceux qui permettent d'éclairer l'histoire de la Résistance icaunaise d'un jour nouveau. Il est évident que la relation entre les historiens et de nombreux lecteurs, pour lesquels la transmission de la mémoire est l'acte essentiel, peut être délicate. Le bulletin témoigne de cette difficulté, et toute l'équipe en est parfaitement consciente. Nos lecteurs dans leur immense majorité l'ont bien compris.

Quels sont les chantiers en cours, ou envisagés dans l'année qui vient ? Nous avons repris le projet de publication des Mémoires de Robert Loffroy, texte qu'il avait remis à l'ARORY il y a plusieurs années. La publication qu'il souhaitait a été retardée par le lourd travail qu'ont représenté pour nous le Cdrom et le livre, mais la réalisation de cette publication est à nos yeux une tâche importante. Il s'agit en effet du parcours, non seulement d'un résistant, mais d'abord d'un militant communiste, engagé dans la Résistance dès 1941, qui en devint un responsable important jusqu'à la Libération, et dont le parcours a continué, non seulement dans les associations d'anciens résistants, mais aussi dans le syndicalisme agricole ; parcours d'un militant communiste, fidèle tout au long de sa vie. Cela suppose des notes explicatives, permettant au lecteur d'aujourd'hui de bien situer le témoignage dans son contexte. Les historiens de l'ARORY seront aidés par un historien du mouvement ouvrier, responsable de l'association ADIAMOS, collaborateur du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (« Le Maitron »). D'autre part l'ARORY a été sollicitée par l'un de ses membres, Jean-Luc Prieur, qui souhaite que soit honorée la mémoire des juifs du Sénonais, victimes de la « Solution finale ». Nous avons déjà publié quelques données partielles, mais nous avons pu mesurer à cette occasion combien il est difficile d'arriver à des certitudes dans l'établissement de listes complètes et exactes des victimes ; cela nous conduit à envisager de reprendre ce travail pour l'ensemble du département de l'Yonne.

Enfin les relations de notre groupe départemental avec l'AERI demeurent toujours assez étroites. Nous ne nous sommes pas engagés cependant dans son projet de « musée virtuel ». Une réunion, destinée à soutenir les équipes qui se sont lancées dans la réalisation d'un Cdrom, a eu lieu le 16 janvier, au cours de laquelle Joël Drogland est intervenu : il a traité de la question des sources, question essentielle, en insistant sur le fait qu'aujourd'hui les témoignages ne sont plus l'élément central de l'écriture de l'histoire des années noires, et que le travail à partir d'archives est plus que jamais indispensable.

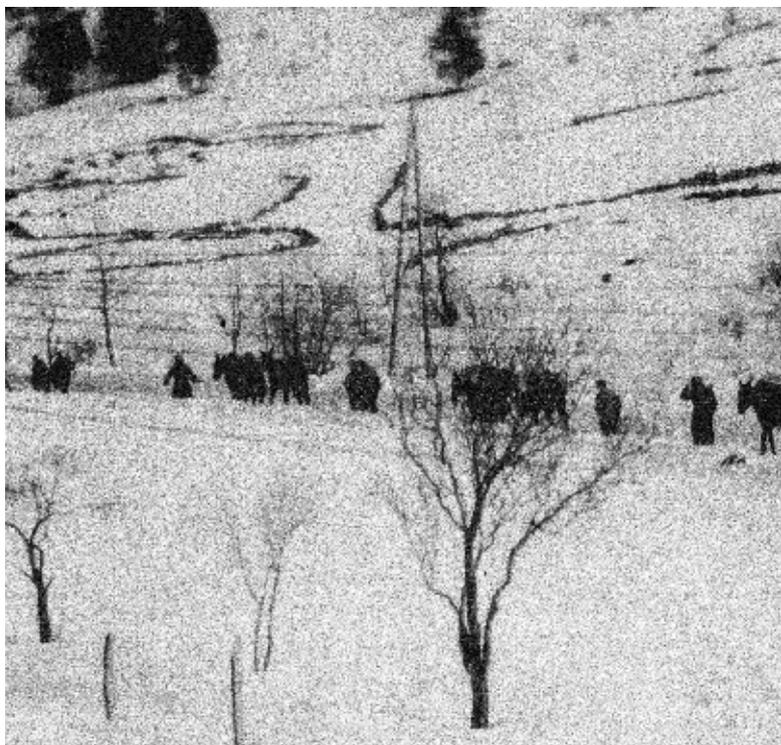
Le travail continue donc, travail complété par des conférences de plusieurs membres de l'équipe d'historiens, dans différents points du département. ■

[LE DOSSIER]

En juin 1944 « Verneuil » crée un petit maquis dont il a l'intention de faire son PC, près de Chailley dans la forêt d'Othe auquel il donne le nom de Xavier Horteur, fusillé avec son frère Marcel à Auxerre le 23 décembre 1943. Ce maquis est attaqué onze jours après sa création et les douze hommes qu'il compte doivent quitter la forêt d'Othe.

Ils vont cependant rester groupés, traverser le département et participer au grand rassemblement des Iles Ménéfrier et aux combats de l'Avallonnais, s'intégrer dans le « régiment Verneuil » et dans le 1^{er} régiment du Morvan et continuer la guerre dans les Vosges et en Allemagne. Plusieurs d'entre eux seront encore ensemble en février 1945.

Nous nous proposons de suivre ce groupe, de montrer comment et pourquoi il s'est maintenu sur une longue période dans des conditions différentes, mais aussi pourquoi la mémoire de ce maquis n'a pas la force de celle des autres maquis créés par « Verneuil » à la même époque, le maquis Aillot et le maquis Garnier.



L'échelon muletier du maquis Horteur
« Lorsqu'il est impossible d'utiliser les engins mécaniques du fait du relief, la logistique est assurée par l'échelon muletier ; les mulets sont couramment appelés des « brels ». C'est pourquoi nous appelions par plaisanterie l'échelon muletier la RBF: la Royal Brel Force ». Lucien Giraud

HISTOIRE DU MAQUIS HORTEUR ET DE SES MAQUISARDS

par Joël Drogland

**LE MAQUIS HORTEUR DE LA FORÊT
D'OTHE AUX BOIS DE MALIGNY
(12 JUIN-24 JUILLET 1944)**

**L'IMPLANTATION DU MAQUIS PRÈS
DE CHAILLEY (12 JUIN 1944)**

Arrivé dans l'Yonne durant l'été 1943, Jean Chapelle (« Verneuil »), responsable



militaire de Libération-Nord a rencontré les responsables des groupes locaux de résistance et implanté solidement son organisation dans le Tonnerrois et l'Avallonnais. En janvier 1944, il a contribué à la création du maquis Garnier, installé près d'Avallon et, en avril, il a organisé le maquis Aillot près de Tonnerre. L'action de ces groupes s'intensifie, provoquant des accrochages avec les troupes d'occupation, comme celui de Maligny, le 13 mai.

« Verneuil » conçoit alors la création d'un maquis d'un nouveau type, adapté à une nouvelle tactique. L'expérience aidant, l'armement, notamment celui pris sur l'ennemi, s'accroissant et les volontaires

**« VERNEUIL » CONÇOIT ALORS
LA CRÉATION D'UN MAQUIS D'UN
NOUVEAU TYPE, ADAPTÉ À UNE
NOUVELLE TACTIQUE.**

affluent, la conception d'une unité plus importante se fait jour, unité qui serait capable de résister à l'ennemi et non plus seulement de rompre le contact dès les premiers coups échangés. Dans les conditions du débarquement qui s'approche, cette conception semble être réalisable dès lors qu'une région suffisamment abritée et facilement défendable offre la possibilité de rassembler plusieurs centaines d'hommes, de les instruire et de les organiser, à partir de groupes déjà existant. Il s'agit donc de

créer un puissant maquis qui devienne une unité combattante, intégrée dans les plans stratégiques de la libération du territoire. Ce projet de constituer un gros maquis résulte sans doute aussi de préoccupations beaucoup plus politiques. « Verneuil » est en effet convaincu que « le mouvement qui dirigera la Résistance de l'Yonne » sera celui qui « aura le plus d'hommes disciplinés et armés et ordonnés ». La création de ce gros maquis aurait donc aussi comme objectif d'imposer Libération-Nord comme organisation dominante de la Résistance icaunaise.

« Verneuil » fait accepter ce projet par le chef départemental FFI. La région choisie est la partie centrale de la forêt d'Othe, autour de Chailley, à la limite des départements de l'Yonne et de l'Aube. À proximité de l'emplacement choisi s'implantent à la même époque deux maquis aubois : le maquis FTP de Suy et le maquis BOA de Saint-Mards-en-Othe.

Le 12 juin 1944, cinq maquisards s'installent provisoirement dans le bois des Fourneaux, près du hameau de Vaudevannes (commune de Venizy). Le nouveau maquis reçoit le nom d'Horteur en hommage aux deux frères Horteur fusillés le 23 décembre 1943 après que leur maquis du Mont-Saint-Sulpice ait été démantelé¹. L'objectif est, dans un premier temps, de créer selon les plans de « Verneuil », une « forte base de ravitaillement et d'armement ». Émile Laureillard (« Edgard »), prend le commandement du maquis. Militaire de carrière, sergent-chef au 4^e régiment d'infanterie, il a été fait prisonnier en 1940 et libéré sanitaire en 1942. Agé de 31 ans, nommé depuis peu au grade de capitaine, il est l'adjoint de « Verneuil » et l'un des responsables mili- >>>

>> taires de Libération-Nord. Il est en contact étroit avec Georges Mulot qui organise le ravitaillement et dont le domicile sert de boîte aux lettres à « Verneuil ». Mulot est le patron de la laiterie de Chailley, située à l'écart du village. Son fils Maurice a été arrêté le 22 septembre 1943 sur dénonciation pour avoir ravitaillé le maquis des frères Horteur, alors installé dans les bois de Chailley. Il n'a plus aucune nouvelle de lui depuis qu'il a quitté la prison d'Auxerre, en janvier 1944.

« Verneuil », jusqu'alors installé à Auxerre, rue des Lombards, installe son PC au maquis Horteur où il arrive le 13 juin. Le 15 juin 1944, les maquisards s'installent sur les hauteurs de Vaudevannes, montent une tente, réquisitionnent un moulin et des ustensiles de cuisine, quinze sacs de charbon de bois... Le maquis est ravitaillé par Georges Mulot, Mme Marcelle Guillemot, épicière à Chailley, Lucien Cormeau, commerçant à Chailley. Le 22 juin, Lucien Cormeau, nommé lieutenant et adjoint de Laureillard, est monté au maquis. À cette date le maquis compte quatorze hommes, disposant chacun d'une mitraillette Sten avec cinq chargeurs et des grenades. Selon le témoignage de Lucien Giraut, « ces hommes sont essentiellement des réfractaires au STO, réfugiés dans les fermes des environs de Chailley et de Vénizy qui ont été contactés pour la plupart par Verguet, certains depuis juillet 1943 ».

L'ATTAQUE DU MAQUIS LE 23 JUIN 1944

À partir du 8 juin 1944 la Wehrmacht, engagée à fond dans la bataille de Normandie, cherche à assurer ses arrières et la sécurité de ses communications. Elle déclenche contre les maquis une série d'attaques avec de gros effectifs et un armement important. Le 20 juin de puissantes forces sont engagées contre le maquis de Saint-Mards-en-Othe, premier acte du ratissage programmé de toute la forêt d'Othe. Le combat est violent, 27 maquisards sont tués ; plusieurs habitants du hameau de la Rue Chèvre (Sormery) sont massacrés.

Dans l'après-midi du 22 juin 1944, quelques hommes partent en traction pour réquisitionner un camion, « Verneuil » ayant décidé d'évacuer le maquis. Vers

une heure du matin dans la nuit du 22 au 23 juin, la traction remonte vers le maquis avec quatre hommes à son bord. Sur la route de Venizy à Chailley, elle double à grande vitesse un convoi de camions allemands qui se préparent à la manœuvre d'attaque des maquis de la forêt d'Othe.

LE 20 JUIN DE PUISSANTES FORCES SONT ENGAGÉES CONTRE LE MAQUIS DE SAINT-MARDS-EN-OTHE, PREMIER ACTE DU RATISSAGE PROGRAMMÉ DE TOUTE LA FORÊT D'OTHE.



Lucien Giraut
Né en 1922, dessinateur industriel, réfractaire au STO, Lucien Giraut se trouve dans une ferme proche de Chailley quand il est contacté par Roland Verguet qui le conduit au maquis Horteur le 22 juin 1944. Il est par la suite chef du 1er groupe au maquis Horteur puis chef du 1er groupe de la section Horteur au 1er régiment du Morvan. A la demande de « Verneuil » il rédige le journal de marche du maquis Horteur. La photo a été prise en octobre 1944 avant le départ pour les Vosges.

Les quatre hommes parviennent à échapper aux tirs ennemis. Vers deux heures et demie, le camion conduit par Laureillard accompagné de trois maquisards remonte vers le maquis par la route des Fourneaux et tombe en panne à l'entrée de ce hameau. Laureillard et un maquisard partent à pieds vers le maquis ; les deux autres gardent le camion (Pierre Jouet et Albert Renault) ; ils sont capturés par l'ennemi et Albert Renault est exécuté. « Verneuil » a entendu la fusillade et les tirs de grenade et il décide immédiatement de s'enfoncer plus profondément dans la forêt avec les hommes du maquis Horteur.

Le matin vers 8h « Verneuil », qui a un rendez-vous, part en direction des Vaudevannes avec le lieutenant Cormeau en éclaireur ; Cormeau est blessé par l'ennemi et traîné jusqu'à Chailley où il est abattu ; « Verneuil » se cache dans un fourré. À 9h 30, les Allemands arrivent au camp et y mettent le feu ; ils abattent Pierre Jouet qu'ils avaient amené avec eux.

Dans la même matinée du 23 juin le village de Chailley est investi par les forces allemandes. Le but de cette opération conjointe, attaque du maquis et opération de police dans le village, est d'anéantir le maquis, de capturer les maquisards rescapés de Saint-Mards-en-Othe qui se cachent dans la région, de terroriser une population considérée comme largement acquise à la Résistance locale. Tous les hommes sont rassemblés sur la place. Ils y demeurent jusqu'au soir sous un soleil accablant. 29 otages ont été rassemblés. Seize d'entre eux sont transférés à Auxerre, parmi eux quatre femmes, le coiffeur, le boucher, un cafetier, un épicier, la charcutière, deux personnes de passage.

LES MAQUISARDS GAGNENT LE TONNERROIS (24 JUIN-24 JUILLET)

Le lendemain de l'attaque du maquis, les hommes se regroupent avec Laureillard dans une ferme de Cuchot, hameau de la commune de Venizy, près de Chailley. Ils décident de partir à pieds vers le sud. Le maquis Horteur devient alors un petit maquis mobile réduit à quelques hommes. Le 26 juin, ils campent dans les bois de la Garenne, entre Tonnerre et Tissey. Le 29 juin, ils retrouvent « Verneuil » à la ferme du Carrelet et ils

participent avec lui à la réception de trois parachutages les 5, 8 et 12 juillet, à la ferme des Carrières². « Verneuil » et ses hommes séjournent ensuite dans un pavillon de chasse dans les bois de La Chapelle-Vaupelteigne, où « Verneuil » a une réunion avec plusieurs chefs de maquis dans la nuit du 16 au 17 juillet : il prépare le grand rassemblement des maquisards et des sédentaires de Libération-Nord dans le Morvan. Le maquis se déplace encore et gagne le 19 juillet les bois de Maligny où ils sont rejoints par le groupe Cormeau de Maligny le 20 juillet, puis par un groupe de FTP venus de Chablis le groupe de Lignièrès, le 23 juillet. Le maquis compte désormais 37 hommes qui procèdent quotidiennement aux diverses réquisitions nécessaires à leur ravitaillement et à leurs déplacements.

Le maquis Horteur passe alors sous le commandement de Guy Mathieu. Originaire du Tonnerrois, Guy Mathieu a été le chef du maquis FTP Politzer implanté en mai 1944 dans les bois de Dilo, près de Bœurs-en-Othe, à la limite des départements de l'Aube et de l'Yonne. En avril-mai 1944, il a participé à l'implantation des FTP dans le Tonnerrois où il a de nombreuses attaches. Il a constitué des groupes FTP à Dyé, Roffey, Villiers-Vineux, Lignièrès (dans l'Aube). Le 1^{er} juin 1944, il est affecté au Comité militaire régional des FTP, devient l'adjoint du commissaire technique régional et participe ensuite à de nombreuses missions dans le département. Début juillet 1944, il perd la liaison avec les FTP et cherche à renouer le contact dans le Tonnerrois. C'est alors que les hasards de la clandestinité lui font rencontrer « Verneuil » et les hommes du maquis Horteur.

LES MAQUISARDS EN CONVOI VERS LE MORVAN (24-25 JUILLET 1944)

Le projet de « Verneuil », accepté par le Délégué militaire régional André Rondenay dans le cadre de la constitution du « hérison du Morvan »³, suppose pour être réalisé que soient résolus de gros problèmes de logistique. Il s'agit de regrouper au moins mille cinq cent hommes venant de différents points du département de l'Yonne. L'une des premières difficultés est sans conteste l'organisation des transports.

Cinq convois sont organisés, ils doivent parcourir plus de cent kilomètres depuis Saint-Florentin et Tonnerre, en plein territoire occupé. Le premier convoi est le plus important. Il part des bois de Maligny le 24 juillet à 17h 30. En tête une moto estafette avec deux hommes du maquis Horteur précède la Peugeot du commandant « Verneuil »⁴. Puis viennent les camions des groupes de sédentaires, des véhicules vides qui se rempliront en cours de route, des camions de matériel, de ravitaillement, de bois à gazogène, d'essence, le camion tractant la roulante pour la cuisine, le

CINQ CONVOIS SONT ORGANISÉS, ILS DOIVENT PARCOURIR PLUS DE CENT KILOMÈTRES DEPUIS SAINT-FLORENTIN ET TONNERRE, EN PLEIN TERRITOIRE OCCUPÉ.

camion « dépanneuse » ; en queue de convoi se trouvent les hommes du maquis Horteur et la traction de Laureillard. Le soir le convoi s'arrête sous la protection d'une route ombragée. Le 25 juillet à 3 heures, le maquis Aillot rejoint le convoi et se place derrière le maquis Horteur. « *Dans la journée du 25 juillet Verneuil est prévenu que les Allemands ont établi un barrage sur la route ; le convoi s'arrête. Verneuil fait passer en tête du convoi de chaque côté de la route les hommes des maquis Aillot et Horteur, consigne : sauter dans les fossés dès l'engagement. Dans cette région vallonnée où les routes serpentent, l'ennemi a certainement vu l'importance du convoi et ignorant notre puissance de feu a préféré lever le barrage* »⁵. Le convoi traver-

se le sud du département, coupe la RN 6 à Cussy-les-Forges et gagne le Morvan ; il arrive sans problème aux Iles Ménéfrier, près de Quarré-les-Tombes dans la nuit du 25 au 26 juillet.

LE GROUPE HORTEUR AU MAQUIS DES ILES MÉNÉFRIER ET DANS LE « RÉGIMENT VERNEUIL »

(26 JUILLET 1944 - 18 SEPTEMBRE 1944)

Le hameau des Iles Ménéfrier est situé à sept kilomètres de Quarré-les-Tombes, dans une région accidentée de la forêt domaniale au Duc, près de la Nièvre. Il ne

comprend que quelques maisons et n'est accessible que par une seule route, étroite et sinueuse. Le maquis rassemblé par « Verneuil » est le plus gros des maquis de l'Yonne, une concentration exceptionnelle d'environ 1800 hommes. L'état-major et les services généraux s'installent au hameau : services du personnel et trésorerie, prévôté et 2^e Bureau, bureau du matériel et des opérations aériennes, parc automobile et intendance. Des groupes électrogènes y sont installés, le téléphone posé, des baraquements construits.

LA SECTION HORTEUR DE LA 1^E COMPAGNIE DE CORPS FRANCS

« Verneuil » constitue six compagnies de chacune quatre sections, regroupées en >>>

Un document précieux : le journal du maquis Horteur

Lucien Giraud arrive au maquis Horteur à Vaudevannes près de Chailley, au cœur de la forêt d'Othe le 22 juin 1944. Il est le dixième maquisard et prend le pseudonyme de « Glop ». « *Le commandant Verneuil me demande si je suis d'accord pour écrire le journal du maquis Horteur ; est-ce une façon courtoise de me donner un ordre ? Je l'ignore. Pourquoi m'avoir choisi plutôt qu'un autre ? Je l'ignore également* ». Verneuil donne un carnet vierge à « Glop ». « *Immédiatement, j'ai demandé aux hommes présents depuis le 12 de me raconter les événements des jours passés, leurs mémoires étaient encore fraîches, je note leurs dires (...) puis à partir du 22 je l'écris personnellement* ».

Le journal est rédigé presque quotidiennement et consigne tous les événements avec précision. Son auteur ne fait pratiquement aucune rature et l'on pourrait croire quand on le consulte qu'il a été recopié. Verneuil demande à consulter le journal en 1946 et y ajoute quelques précisions. Nous bénéficions donc avec ce journal d'un document fiable et précis sur la vie quotidienne, les déplacements et les actions d'un groupe d'hommes au combat de juin 1944 à avril 1945.



Le maquis Horteur au complet au défilé de la Libération à Dijon, le 13 septembre 1944.

>> deux bataillons ; il assure évidemment le commandement de l'ensemble (on parle désormais du « régiment Verneuil » mais il s'agit dans l'organigramme FFI de la 3^e demi-brigade des FFI de l'Yonne), assisté d'un état-major d'une dizaine d'officiers. Chaque bataillon dispose d'une compagnie de corps francs (CCF) : la 1^{ère} et la 6^e CCF (commandée par Robert Montchanin). La 1^{ère} CCF (commandée par Albert Moncomble) comprend quatre sections : Aillot, Horteur, Cormeau et Girard. Ces deux compagnies sont mieux armées que les autres et ne comprennent que des maquisards : les hommes disposent de mitraillettes Sten, de fusils anglais et américains, d'un FM et de grenades anglaises Mills. Les maquisards de ces deux compagnies de corps francs sont les seuls à porter comme signes distinctifs des foulards de couleur différente qui ont été découpés dans des panneaux de parachutes : foulards kakis pour Garnier, rouges pour Aillot, verts pour Horteur, noirs pour Cormeau et blancs pour Girard. Le maquis Horteur est donc devenu la 3^e section de la 1^{ère} CCF du « régiment Verneuil ». Les différentes compagnies sont réparties sur un vaste territoire boisé environnant, des retranchements et des chicanes sont disposés sur les chemins d'accès. Les liaisons sont assurées par des lignes téléphoniques et surtout des estafettes à

moto. La section Horteur, toujours commandée par l'adjudant Guy Mathieu, s'installe le 31 juillet sur les hauteurs de Crottefou, sur la route de Marigny-l'Eglise.

LES COMBATS DE CHALAUX ET DE PONTAUBERT

Le 3 août la section Horteur participe à la défense du camp de Chalaux attaqué par les Allemands. Ce camp, protégé par le maquis nivernais Camille et une unité de SAS britannique équipée de Jeeps armées de mitrailleuses jumelées Wickers, disposait d'un terrain d'atterrissage et d'une antenne chirurgicale. C'était un point de récupération et d'envol pour l'Angleterre des pilotes alliés abattus en mission.

Remplacé à Crottefou par les hommes du maquis Garnier, les hommes du maquis Horteur cantonnent à Bousson⁶, puis partent pour Marrault le 21 août et enfin pour Avallon deux jours plus tard.

Le soir du 24 août, la 1^{ère} CCF engage le combat contre une colonne ennemie à la sortie de Pontaubert. Ce combat fut le plus meurtrier et le plus important de tous ceux qui accompagnent la libération d'Avallon. Les maquisards sont attaqués par des blindés alors qu'ils s'attendaient à voir arriver un convoi hippomobile. Embusqués derrière des murets de pierre sèche, pris à revers par une automi-

traileuse, ils manquent d'armes lourdes et se retrouvent dispersés sur le Montmartre, hauteur dominant Vault-de-Lugny. Les pertes sont lourdes : cinq maquisards tués et enterrés à Avallon le 27 août.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre les hommes de la section Horteur réceptionnent un gros parachutage : alors qu'ils attendent un avion, ce sont quatre Lancaster qui se succèdent dans le ciel de Joux-la-Ville et larguent une soixantaine de containers représentant près de 14 tonnes de matériel.

VERS DIJON

Le 1^{er} septembre 1944, le « régiment Verneuil » reçoit la mission d'établir la liaison avec la 1^{ère} Armée française du général de Lattre qui, débarquée en Provence le 15 août, a libéré le sud de la France puis remonté les vallées du Rhône et de la Saône. Il s'agit de prendre les Allemands de vitesse, de couper leur axe de repli vers l'est de la France et de les encercler. Le « régiment Verneuil » doit progresser vers le sud-est avec pour objectif Dijon et pour axe la route nationale 5. Cette mission est confiée au 1^{er} bataillon du « régiment Verneuil », bien armé et motorisé.

Voici comment Jean Chapelles résume les opérations dans un document manuscrit rédigé bien plus tard⁷ : « La 1^{ère} compagnie de corps francs suivit la nationale 5, la 2^e compagnie partie de Tanlay, longeait la route à dix kilomètres à l'est, établissant sans cesse des bouchons défensifs pour couvrir l'avance sur la gauche ; la 3^e compagnie, concentrée dans la région de Bierry-les-Belles-Fontaines assurait le même office sur la droite. Les groupes mobiles 1, 2, 3 et 4 enfin poussèrent des pointes audacieuses par des petites routes, de façon à attaquer l'adversaire à l'improviste et à ramener de précieux renseignements sur sa situation. Le PC de la 3^e demi-brigade fut de même transféré de Quarré-les-Tombes à Chablis, puis à Ancy-le-Franc. »

Le journal du maquis Horteur nous permet de suivre les combattants qui passent à Chatel-Gérard, Tonnerre, Nuits-sous-Ravières, Aisy-sur-Armançon, Montbard où ils participent au défilé de la victoire, Vitteaux où ils font de même.

« Le 11 septembre, à l'entrée de Sombernon, à un coude brusque de la RN 5 nous apercevions des véhicules. Nous avançons, le doigt sur la détente, prêts à sauter des camions. Soudain nous apercevions des bonnets de marins français ! Nous venions de faire la jonction avec une unité de reconnaissance de la 1^{ère} Division française libre ! Quelle joie ! » En fin d'après-midi, ils arrivent à Dijon et cantonnent à la caserne Junot. Le 13 septembre, les hommes de la section Horteur participent à Dijon au grand défilé de la victoire.

LA SECTION HORTEUR DU 1^{ER} RÉGIMENT DU MORVAN (18 SEPTEMBRE 1944-23 FÉVRIER 1945)

EN ROUTE POUR CONTINUER LA GUERRE

Le 18 septembre, les maquisards qui le souhaitent signent un engagement pour continuer la guerre jusqu'à la capitulation allemande. 18 hommes de la section Horteur s'engagent avec leur chef de section, l'adjudant Pages. Ils regagnent Avallon, touchent leur première tenue militaire et sont dirigés sur la caserne Vauban à Auxerre. Dans le cadre de la réorganisation consécutive au regroupement des engagés volontaires pour la durée de la guerre, la section Horteur devient la 3^e section de la 2^e compagnie du « régiment Verneuil ». Le 18 octobre, neuf anciens du maquis Horteur assistent à l'Isle-sur-Serein à l'enterrement des deux frères Horteur ramenés du cimetière d'Auxerre.

Du 18 au 25 octobre se constitue à Auxerre le 1^{er} régiment du Morvan avec des hommes, maquisards, sédentaires ou engagés volontaires de l'Yonne, de la Nièvre et du Cher. Constitué de quatre bataillons, il comprend des hommes du « régiment Verneuil », du Service National Maquis et des FTP. Sur le front des Vosges il est mis à la disposition de la 1^{ère} Division française libre. Les hommes du 1^{er} régiment du Morvan relèvent des unités africaines qui ont combattu en Italie et en Provence, mais ne peuvent supporter les rigueurs de l'hiver vosgien. Ils reçoivent un armement de qualité et s'intègrent au sein d'une armée fière de son passé et de ses victoires. Avec elle ils

vont participer aux batailles les plus dures de la campagne de l'hiver 1944-1945.

Le 26 octobre, la compagnie part au complet de la caserne Vauban à Auxerre dans dix camions américains de l'armée de Lattre. A partir de ce jour les hommes ne porteront plus le foulard vert qui les identifiait depuis leur installation au maquis des Iles Ménéfrier. Ils ne sont plus des maquisards : ils sont devenus les soldats d'une armée régulière. Ils sont désormais la 2^e section de la 11^e compagnie du 4^e bataillon du 1^{er} régiment du Morvan. Le convoi traverse Châtillon-sur-Seine, Vesoul, Lure et les hommes cantonnent le soir à Vy-les-Lure. Le 28 octobre, la compagnie arrive dans un petit village des Vosges, Les Grilloux. Vers 17 heures, la section Horteur part pour Magny en vue

d'occuper une position. Le 30 octobre, le général Brosset qui commande la 1^{ère} Division française libre vient inspecter les hommes. La compagnie reçoit la mission de relever des légionnaires de la 1^{ère} DFL et de tenir une position sur la crête face au ballon de Servance.

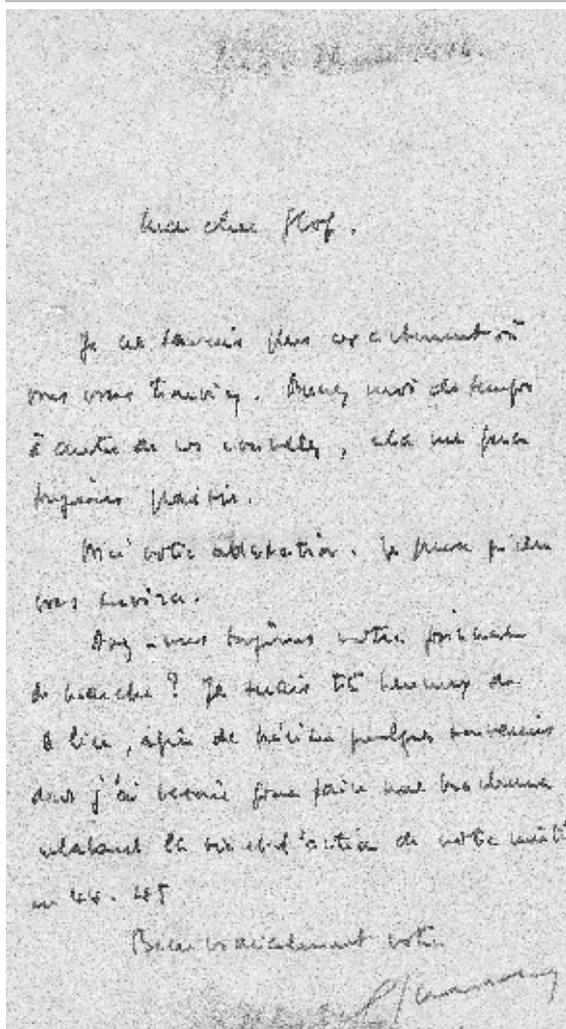
LES COMBATS DE RANSPACH ET DE MOOSCH (DÉCEMBRE 1944)

Pour les maquisards s'ouvre une ère nouvelle : celle de la guerre contre une armée allemande encore puissante, dans le brouillard, la pluie, la boue, la neige et le froid. Il tombe en effet une pluie glacée pendant une semaine et le 8 novembre tombe la première neige ; les hommes sont mal équipés et mal alimentés ; le moral vacille. Après s'être reposés deux jours à Servanceuil, les hommes touchent l'équi-

pement réglementaire et le bataillon est rassemblé au Haut-du-Them. Il progresse au dessus de Château Lambert et du Thillot, vers le ballon de Servance et le ballon d'Alsace. Le 2 décembre, le bataillon atteint la vallée de la Thur et arrive en Alsace. Il occupe les villes de la vallée sous une neige qui tombe à gros flocons.

Le combat le plus dur est livré à Ranspach où, pendant six jours, la 11^e compagnie a pour objectif de s'emparer d'une usine et d'un petit groupe de maisons défendues par des mitrailleuses en surplomb. Elle est chargée de l'attaque frontale tandis que les trois autres compagnies du bataillon attaquent les hauteurs de la vallée pour soulager l'offensive. Le 7 et le 9 décembre sont les deux jours les plus durs ; il y aura cinq morts. Le 12 décembre Lucien Giraud note dans le journal : « À 17 h, rapport avec ordre du jour du commandant Verneuil. Il nous félicite de notre belle tenue au feu pendant six jours à Ranspach, reconnaît nos efforts dans les multiples patrouilles faites vers l'usine, point d'appui sérieux de l'ennemi (...) Il reconnaît aussi que les hommes sont très fatigués, et nous demande un der- »

Lettre de « Verneuil » à Lucien Giraud (7 mars 1946) demandant communication du Journal de marche du maquis dont il avait demandé la rédaction au maquis, le 22 juin 1944.



» nier effort pour terminer la libération de l'Est de la France [...] Le commandant termine en faisant un retour en arrière et nous rappelle le temps où l'Allemand nous traquait dans la forêt d'Othe. »

Le bataillon se dirige alors vers Husseren, Mitzach, Moosch, où l'ennemi occupe des positions devant le bourg. « Le soir du 24, » témoigne Lucien Giraud « le 1^{er} groupe assure la relève au poste avancé dans la dernière maison de Moosch ; pour le groupe armement individuel plus un FM et une mitrailleuse légère allemande. Il a neigé, devant nous un tapis blanc, seuls apparaissent les troncs des arbres. A un moment, dans la nuit, nous voyons disparaître furtivement les troncs des arbres : c'est l'ennemi en tenue de camouflage à 20 ou 30 mètres. Nous ouvrons le feu, fusillade de part et d'autre, l'ennemi se replie ». La section reste dans le secteur jusqu'au début du mois de février.

LA GLOIRE AU SOMMET DU BALLON DE GUEBWILLER

Le régiment du Morvan tient ses positions alsaciennes jusqu'au 4 février 1945, date à laquelle le front allemand est enfoncé entre Cernay et Thann, la poche de Colmar enfin réduite et la ville libérée. Dans la nuit du 3 au 4 février, lors d'une sortie de routine, les hommes s'étonnent que l'ennemi ne tire sur eux aucune rafale comme il le fait habituellement. Après vérification, il s'avère que l'ennemi a abandonné sa position ; « Verneuil » désigne alors la section Horteur sous les ordres de l'adjudant chef Adnot pour reprendre contact avec l'ennemi ; un opérateur radio assurera

la liaison avec le PC et un mulet transportera le ravitaillement et les munitions. Lucien Giraud témoigne : « Nous partons en direction de Geishouse où nous arrivons en début d'après-midi. La progression a été difficile avec la neige et aussi la crainte de marcher sur une mine. Nous visitons le village maison par maison pour assurer nos arrières. Après un peu de repos nous repartons, la montée est plus raide, les branches de sapin nous gênent dans notre progression, mais surtout la neige est de plus en plus épaisse. Le mulet ne peut plus avancer que par bonds, enfin il s'effondre, nous sommes obligés de l'abattre et chacun de nous prend une part de son chargement. Nous arrivons à la ferme de la Haag, la neige est tellement épaisse que nous ne nous apercevons pas que nous sommes sur le toit de la ferme ! [...] Le lendemain matin [...] nous partons en direction du Grand Ballon [...] Quand nous pénétrons dans l'hôtel le personnel nous apprend que les derniers Allemands sont partis dans la nuit [...] Avec mon groupe je suis désigné pour continuer jusqu'au sommet. Dans une cabane en bois, nous trouvons un marteau et des pointes. Le vent au sommet étant très violent, nous clouons sur la cabane, à côté de la table d'orientation, le drapeau qui m'avait été confié au départ de la mission, bien plié et que j'avais gardé dans ma musette, c'est à cet instant que je découvre la marque RV du Régiment Verneuil, le drapeau du Maquis... Nous présentons les armes et tirons une salve d'honneur. À notre retour à l'hôtel, le commandant Verneuil est arri-

vé et nous fait part du message du général De Lattre de Tassigny ». Dans ce message radio De Lattre félicitait « les troupes qui les premières ont occupé la plus haute cime de l'Alsace ». Mais l'état-major du 1^{er} régiment du Morvan n'apprécia pas que ce soit le drapeau du « régiment Verneuil » et non celui du régiment du Morvan qui soit cloué au sommet des Vosges.

LE DÉPART DE VERNEUIL ET L'ÉCLATEMENT DE LA SECTION HORTEUR

La compagnie redescend à Moosch où elle défile le 8 février ; le lendemain les hommes assistent à un Te Deum pour fêter la libération de l'Alsace. Après une semaine de repos, départ pour Illfurt. Le 22 février, De Lattre vient inspecter les hommes qui apprennent la dissolution du 1^{er} régiment du Morvan. Dans le cadre de la réunification de toutes les forces venant des FFL et des maquis, les deux bataillons du 1^{er} régiment du Morvan⁸ sont appelés à former avec le 1^{er} régiment de Franche-Comté (lui-même dissous), le bataillon du Gard et des officiers des 1^{er} et 6^e régiments de tirailleurs marocains, le 27^e régiment d'infanterie de la 4^e division marocaine de montagne.

La plupart des officiers du 1^{er} régiment du Morvan furent incorporés au 27^e RI et quelques-uns purent conserver leur grade. Mais « Verneuil », comme d'autres officiers se vit proposer d'intégrer l'école des cadres de Rouffach avec le grade de lieutenant. Il ne pouvait accepter de redevenir lieutenant alors qu'il avait le grade de commandant et qu'un régiment avait porté son nom. Il fit ses adieux à ses hommes devant la gare d'Illfurt et quitta le régiment sans avoir pu combattre jusqu'à la victoire finale. Le 23 février Lucien Giraud note dans le journal du maquis : « À 15h le Bataillon est rassemblé sur la place de la gare. Le commandant Verneuil vient faire ses adieux. Il dit quelques mots : il désire que tous continuent la lutte contre l'Allemand, il veut faire comprendre que la conduite d'un bataillon dans la guerre moderne nécessite des connaissances militaires assez élevées, il dit que l'épopée du maquis est finie. Il parle pendant une bonne demi-heure et lorsqu'il finit, chacun de nous regrette le temps du maquis et du Régiment Verneuil ». La section Horteur disparaît avec le régiment du Morvan ; les hommes sont dispersés dans le 27^e RI. Du maquis de Chailley il ne

Verneuil et le maquis Horteur

« Je pense pouvoir dire que Verneuil avait une affection particulière pour Horteur : il l'avait créé, il avait vécu avec lui, il était son PC », écrit Lucien Giraud. Verneuil demanda à ce maquisard de tenir un journal du maquis dont il semblait vouloir immortaliser la geste. Au 1^{er} régiment du Morvan, ce sont les hommes du maquis Horteur que Verneuil choisit le 9 décembre 1944 à Ranspach pour l'attaque frontale de l'usine. Ces ont encore eux qui sont désignés le 4 février à Moosch pour reprendre contact avec l'ennemi lorsque celui-ci a quitté ses positions. Lucien Giraud ajoute : « Verneuil me donne un drapeau et me dit : Si vous y arrivez, faites flotter ce drapeau au sommet. »

Lorsqu'il fut déployé nous avons été surpris de voir que c'était le drapeau du régiment Verneuil ce qui ne fut pas apprécié par l'état-major du régiment et qui est sans doute la raison de la disparition de notre section au moment de la création du 27^e RI ; refusant ainsi la possibilité aux hommes d'Horteur de fêter ensemble la victoire le 8 mai 1945. »

Après la guerre, Verneuil demande à lire le journal du maquis Horteur qu'avait tenu Lucien Giraud. Il y apporte quelques précisions par écrit, peu nombreuses mais significatives de la volonté de Verneuil de laisser à l'histoire une trace précise de son action.

reste que quatre hommes ; le hasard maintient ensemble dans la même section Lucien Giraud et Roland Verguet. Lucien Giraud note dans le journal que « le maquis Horteur a cessé d'exister ». Le 27^e régiment d'infanterie se dirige ensuite sur le secteur de Neuf-Brisach où il est engagé au bord du Rhin, puis il remonte vers Sélestat et Strasbourg. Les hommes de l'ex-section Horteur franchissent le Rhin à Kehl le 18 avril 1945 puis traversent la Forêt Noire. À Donaueschingen, le régiment est durement attaqué par des

vécurent et combattirent au maquis des lles Ménéfrier. La mémoire de « Verneuil » qui a toujours été proche du maquis Horteur est associée au maquis des lles Ménéfrier et au « régiment Verneuil », pas au seul maquis Horteur. Ce qui a sans doute manqué aux hommes du maquis Horteur, c'est la permanence et l'autorité d'un chef du maquis puis du groupe qui soit une forte personnalité. Alors que les hommes du maquis Aillot obéissent à Mennecart, que ceux du maquis Garnier ont pour chefs Daprey et

Roland Verguet : le rêve brisé

« Le 3 mai 1945 à Markdorf, nous faisons une pause au cours de notre avance. Je suis chef du 3^e groupe, 3^e section, 7^e compagnie et j'installe un poste de FM sur un petit chemin qui descend en pente douce jusqu'à la route avec laquelle il délimite un triangle allongé.

Légèrement en contrebas, le sergent-chef Roland Verguet (« Roncevaux »), adjoint au chef de section, fait de même sur la route.

Nous nous apprêtons à nous rejoindre pour parler un moment lorsque sur la route apparaît un homme en civil à bicyclette. Roland redescend et attend l'homme. Je suppose qu'il lui demande ses papiers, l'homme cherche à l'intérieur de sa veste, en ressort un pistolet et très rapidement tire plusieurs fois sur Roland qui s'écroule, puis sur le tireur FM de la route. L'homme s'enfuit en courant, monte le talus qui mène au petit chemin, je dis à mon tireur FM : « Tire ! » ; l'homme est abattu. Sur les quatre balles que Roland a reçues, l'une a touché la moelle épinière, il sera paraplégique. Pour Roland, le rêve est brisé...

Roland Verguet est mort le 11 décembre 1953, après huit années de souffrances. Il est inhumé au cimetière de Vénizy, en bordure de la route qui mène à Chailley, route sur laquelle il avait combattu contre les Allemands dans la nuit du 22 au 23 juin 1944, son parcours était bouclé. » Lucien Giraud.

unités blindées reformées sous le couvert de la Forêt noire. Il est encerclé pendant trois jours et trois nuits, parvient à se dégager puis gagne le lac de Constance et entre en Autriche au pont de Bregenz. Le 6 mai 1945, il est à Feldkirch. Deux jours plus tard, le Reich capitule. La guerre est finie⁹.

Maquis Horteur, groupe Horteur, section Horteur, au-delà des termes quelque peu fluctuants et imprécis s'impose une réalité : celle de la solidarité d'un petit groupe de jeunes hommes autour d'un chef et sa continuité sur un long itinéraire de combat. Le relatif oubli du maquis Horteur dans la mémoire collective a sans doute à voir avec cette question du chef.

Le chef, bien sûr, c'est « Verneuil ». Son charisme est évident ; les hommes le suivent et lui resteront toujours attachés bien après la guerre. Mais il en va de même pour le maquis Aillot, pour le maquis Garnier et pour tous ceux qui

Montchanin, le maquis Horteur n'eut pas de chef aussi emblématique dont la mémoire puisse ensuite être assimilée à celle du maquis tout entier : Cormeau est tué le jour même de sa prise de commandement et « les différents chefs qu'il a eu ensuite parfois pour quelques jours (...) n'ont pas laissé de souvenir impérissable ». C'est Roland Verguet qui de fait a assuré la continuité de commandement du maquis puis de la section Horteur, mais il n'en a jamais été le chef direct¹⁰. ■

Notes

(1). La première page du journal de marche du maquis indique qu'il a été baptisé « maquis Xavier Horteur ». Sans doute « Verneuil » a-t-il voulu rendre hommage à la famille Horteur en choisissant le nom du plus jeune fils.

(2). Le département de l'Yonne bénéficia en juillet 1944 d'au moins 17 parachutages.

(3). Le projet de « hérisson du Morvan » fut élaboré en mai 1944 par le COMAC, état-major national des FFI et par les bureaux londoniens de la France libre. L'objectif était de réorganiser les maquis du Morvan en de véritables unités combattantes, de nommer à la tête de cette région un chef unique, de renforcer les forces locales par de vastes opérations aéroportées qui fourniraient des cadres et des armes. Ainsi serait constituée une zone de résistance puissamment armée, capable d'arrêter et de combattre les troupes allemandes en retraite. C'est dans cette perspective que furent parachutées des missions alliées dans les maquis du Morvan et que le délégué militaire régional, André Rondenay vint s'y installer

(4). Toutes ces précisions nous sont fournies par le journal du maquis tenu par Lucien Giraud à la demande de « Verneuil ». Chaque soir ou presque il y rédige le compte rendu des événements du jour. Il nous semble donc que sur ce sujet, ce document nous donne les informations les plus fiables dont nous puissions disposer.

(5). Il s'agit du témoignage postérieur de Lucien Giraud. En 2003, Jean Brunel et Lucien Giraud envisagèrent d'éditer le journal du maquis Horteur. L'ouvrage aurait comporté quelques témoignages et quelques récits qui auraient été intercalés entre les pages du journal. Le manuscrit de cet ouvrage qui n'a jamais été édité est consultable au centre de documentation de l'ARORY. À plusieurs reprises dans cet article nous avons eu recours à ces témoignages complémentaires.

(6). Leur effectif est alors de 48.

(7). Jean Chapelle (« Verneuil »), Contribution à l'histoire de la Demi-Brigade Verneuil, document remis au Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale.

(8). Une première réorganisation avait eu lieu le 15 janvier 1945 qui avait contracté le régiment en deux bataillons de marche, le 1^{er} commandé par le capitaine Lintillac et le 2^e par « Verneuil ».

(9). Pour replacer les combats auxquels participent la section Horteur et le 4^e bataillon du 1^{er} régiment du Morvan dans le contexte plus large des opérations de toutes les unités FFI de l'Yonne et pour en suivre les itinéraires géographiques, on pourra consulter : *Un département dans la guerre. Occupation, Collaboration et Résistance dans l'Yonne*, éditions Tirésias, 2007, chapitre 16.

(10). « Est-ce l'autorité supérieure qui estime qu'il n'a pas les qualités requises ; est-ce lui qui ne veut pas assurer la charge de conduire le maquis puis la section ? Nous l'ignorons. » témoignage Lucien Giraud.

LA POSITION DE L'ARORY À PROPOS DES EXHUMATIONS DE SOLDATS ALLEMANDS EXÉCUTÉS PAR DES RÉSISTANTS ICAUNAIS

par Claude Delasselle

Des avis divergents au sein du monde résistant

Cette réaction n'est cependant pas celle de tous les résistants. Lors de la dernière assemblée générale de l'ARORY, en septembre 2009, une discussion très intéressante s'est engagée au sujet des exhumations de soldats allemands exécutés par la Résistance sur le territoire de l'Yonne. Deux points de vue se sont alors exprimés : les uns estimaient que l'on devait laisser ces soldats allemands là où ils étaient, « leur ficher la paix », et qu'il était donc inutile de faire des recherches pour localiser d'autres cas de ce genre ; d'autres au contraire estimaient que, 70 ans ou presque après les faits, dans une Europe unie où les deux adversaires de l'époque, la France et l'Allemagne, avaient enfin réussi à surmonter leur antagonisme séculaire et à nouer des liens d'amitié étroits, il serait bon que l'on puisse retrouver la trace de ces soldats et rendre leurs dépouilles, sinon à leurs familles, du moins à l'Etat allemand pour qu'ils puissent bénéficier d'une sépulture digne.

Des sujets longtemps restés tabous

Le titre même de notre association, « Association de recherche sur l'Occupation et la Résistance », implique que notre travail concerne tous les faits historiques en relation avec cette période de l'histoire, sans se préoccuper de leur signification mémorielle ou/et éthique. Tout ce qui a existé dans cette période, toutes les actions, que ce soient celles accomplies par des résistants, par des « collaborateurs », par les occupants allemands, ou par des personnes n'ayant fait

À la suite de la parution d'un article dans *l'Yonne Républicaine*, l'été dernier, à propos de l'exhumation de soldats allemands qui avait été réalisée en forêt d'Othe, sur la commune des Bordes, nous avons été avertis de la réaction de certains résistants. Ceux-ci estimaient que la publicité faite autour des exhumations de soldats allemands exécutés par des résistants au cours de l'été 1944 risquait de « donner une mauvaise image » de la Résistance.

partie d'aucune de ces catégories, font partie de notre champ de recherche, car nous sommes, ou nous essayons au moins de l'être le plus honnêtement possible, des historiens. Pour nous, comme pour la plupart des historiens, le travail de recherche historique doit être accompli sans œillères, sans tabous, même si le rappel de la réalité des faits peut parfois contredire et heurter des convictions, des croyances, des mémoires, ou des choix politiques ou moraux.

Bien sûr, notre engagement dans la recherche historique sur cette période n'est pas lui-même exempt de choix : si nous nous sommes intéressés, passionnés même pour l'étude de cette période et particulièrement pour l'histoire de la Résistance et des résistants icaunais, c'est que nous ressentons une évidente sympathie pour la cause de la Résistance, que nous pensons en partageant les valeurs (valeurs patriotiques, refus de l'occupation par des forces armées étrangères et lutte pour la liberté nationale, mais aussi valeurs politiques, refus du totalitarisme, du racisme, défense des principes démocratiques, etc.).

Mais ce respect des valeurs défendues par la très grande majorité des résistants n'implique pas que l'on ferme volontairement les

Pour nous, comme pour la plupart des historiens, le travail de recherche historique doit être accompli sans œillères, sans tabous...

yeux sur des aspects parfois déplaisants de cette période. Nous ne voulons pas, comme certains l'ont fait pendant longtemps, passer sous silence les abus ou les exactions qui

ont pu être commis au nom ou sous le prétexte de l'action résistante. A la fiction d'une résistance unanime et sans reproche que certains voudraient encore imposer, nous avons fait le choix délibéré d'une approche nuancée montrant à la fois l'action ô combien courageuse des résistants, les sacrifices consentis, les dangers et les épreuves terribles subies par certains, mais aussi les divisions, les oppositions au sein du monde résistant, les erreurs ou les imprudences, et même les exactions commises par un petit nombre d'entre eux.

Nous avons déjà été confrontés à ce genre de question, en particulier à propos de l'épuration dite « sommaire » ou « sauvage », c'est-à-dire accomplie en dehors de l'action légale ordonnée par le gouvernement français. Pendant longtemps les résistants que nous interviewions taisaient soigneusement les actes d'épuration sommaire dont ils pouvaient avoir eu connaissance, par peur, se justifiaient-ils, de salir ou de ternir l'image que les générations d'après-guerre pouvaient avoir de la Résistance. Puis, peu à peu, le sujet est devenu moins tabou, même s'il le reste encore pour un certain nombre de résistants qui n'aiment pas trop que l'on évoque ces aspects-là. Cela a été plus facile

en ce qui concerne les tontes de femmes à la Libération, dont personne ne parlait dans le département jusque dans les années 1990, et pour lesquelles les langues se sont

déliées lorsque nous avons essayé de savoir, dans le cadre de la réalisation du cédérom *La Résistance dans l'Yonne*, ce qu'il en avait été exactement. Le caractère

de moindre gravité de ces faits, par rapport aux exécutions sommaires commises dans le département en 1943 et 1944, facilitait les confidences. Mais quelques résistants ont aussi accepté de dire ce qu'ils savaient sur les exécutions sommaires faites par des résistants (ou par des personnes usurpant ce titre), même lorsqu'il s'agissait d'exécutions peu justifiées, ou même parfois commises pour des motifs qui n'avaient rien à voir avec la résistance proprement dite. C'est ce qui nous a permis, en complément d'une patiente recherche dans les archives, de consacrer plusieurs fiches à cette question de l'épuration sommaire dans le cédérom, et un long développement dans le livre *Un département dans la guerre*.

De même les langues se sont un peu déliées récemment à propos des exécutions de soldats allemands faits prisonniers par des groupes de résistance et nous avons également consacré un développement à ce sujet dans notre livre. Cependant il ne fait pas de doute que nous ne savons jusqu'à présent qu'une partie de la vérité, car nous n'avons pas lancé d'investigation systématique sur cette question et les témoignages sont restés encore assez peu nombreux.

Le contexte de ces exécutions

Ce sujet doit-il rester encore tabou, pour ne pas risquer de ternir la mémoire de la Résistance ? Nous ne le pensons pas. Les circonstances d'un certain nombre de ces exécutions et les raisons pour lesquelles elles ont été effectuées n'ont rien d'infamant pour la Résistance. Beaucoup ont eu lieu dans la fièvre des combats, ou juste après : on peut facilement comprendre que des résistants ayant éprouvé des morts et des blessés dans leurs rangs se laissent aller à la vengeance aux dépens de soldats ennemis capturés ; ce sont les terribles réalités de la guerre, d'autant plus compréhensibles quand on sait que les troupes allemandes n'hésitaient pas en général à exécuter les résistants (auxquels ils déniaient la qualité de soldats et qu'ils qualifiaient systématiquement de « terroristes ») qui tombaient entre leurs mains, après les avoir bien souvent torturés de façon sauvage. On peut aussi parfaitement comprendre que des jeunes résistants qui venaient de perdre un frère, un parent, un copain, soient portés à venger le disparu en exécutant les soldats ennemis qui avaient été capturés.

Nous considérons que nous ne pouvons éluder l'étude de ces faits.

Il faut aussi rappeler que l'exemple venait d'en haut : ainsi le colonel « Chevrier », commandant de l'Etat-major FFI de l'Yonne, a décidé de faire exécuter 20 prisonniers de guerre allemands en représailles, à la fois de l'attaque menée par trahison par des soldats allemands déguisés en résistants, le 24 août au soir, contre un poste tenu par des FFI à la sortie sud d'Auxerre, et du massacre de Fouronnes, le lendemain 25 août, où dix résistants avaient été tués et de nombreux autres blessés par un groupe d'Allemands dont le chef avait accepté de signer sa reddition. Ces 20 prisonniers de guerre allemands ont été fusillés le 26 août 1944 au champ de tir d'Egriselles. Il ne fait aucun doute que cette exécution, annoncée dans *l'Yonne Républicaine* le 27 août, ait été alors approuvée sans réserve par l'opinion publique et bien sûr par les résistants eux-mêmes.

Mais on ne peut cacher que se sont produits aussi des actes beaucoup moins « légitimes », si l'on peut se permettre ce terme qui rappelle le caractère impitoyable de la guerre que les soldats allemands livraient aux résistants français dans l'été 1944. Il est arrivé que des résistants, souvent « de la dernière heure », aient voulu « se faire leur Boche » pour se prévaloir ensuite d'une réputation de résistant bon teint. Des exécutions ont même eu lieu bien après la Libération : c'est le cas à Avallon, en septembre 1944, où plusieurs prisonniers allemands ont été exécutés au cimetière d'Avallon par un sous-officier du « régiment Verneuil », sous le prétexte mensonger qu'ils auraient tenté de s'enfuir. De même, certains groupes de maquisards mal commandés ont multiplié les exécutions de prisonniers de guerre pour pouvoir se vanter auprès de la population civile de leur détermination et de leur valeur de résistants : c'est le cas d'un détachement du maquis de l'Etang-Neuf qui a fusillé, en juillet 1944, dans une carrière de la commune de Perreux, 50 prisonniers allemands capturés dans l'Auxerrois et regroupés à Charny.

Il est évident qu'à cette époque où les Américains étaient encore loin du département, il était bien difficile à des groupes de maquisards, traqués par les troupes allemandes et ayant bien du mal à se procurer leur nourriture, de se charger de prisonniers qu'il aurait fallu surveiller et nourrir. Mais on

doit faire remarquer que les maquis bien organisés et fermement commandés n'ont généralement pas exécuté les soldats allemands qu'ils avaient eu l'occasion de capturer, qu'ils ne les ont pas maltraités et qu'ils les ont ramenés à la Libération à Auxerre pour qu'ils soient gardés selon les lois de la guerre régissant le sort des prisonniers, ou bien les ont remis aux détachements de l'armée américaine qui circulaient alors dans l'Yonne.

Une étude nécessaire

Tout ceci étant rappelé, quelle est notre position sur cette question ? Nous considérons que nous ne pouvons éluder l'étude de ces faits, qui sont la triste réalité d'une époque terrible : il nous faut donc mener une recherche sur ces exécutions, essayer de localiser, grâce aux témoignages de résistants ou de non-résistants, les fosses où se trouvent les dépouilles de ces soldats, en faire une cartographie départementale, en mettre en évidence les circonstances lorsque cela est possible et, peut-être un jour, publier une synthèse sur cette question, comme nous l'avons fait pour l'épuration sommaire. Nous estimons d'ailleurs que ces exhumations n'ont qu'un assez mince intérêt pour la recherche historique, car les restes retrouvés ne permettent pas la plupart du temps d'en tirer des enseignements sur les forces ennemies engagées dans notre département dans la répression de la résistance. En effet la plupart des soldats capturés dans l'été 1944 faisaient partie d'unités très hétéroclites rassemblées par les hasards de la retraite et traversant l'Yonne en toute précipitation, ce qui n'empêche qu'elles puissent s'y être livrées à des combats et des massacres aux dépens de résistants ou de civils.

Mais il n'est pas du rôle de l'ARORY de prendre l'initiative de procéder à des fouilles et des exhumations de soldats allemands exécutés ; si l'on nous demandait d'assister à ces exhumations, nous le ferions en tant que témoins. Nous ne refuserons bien évidemment pas de transmettre les connaissances que nous pourrions obtenir sur ces exécutions aux associations qui désireraient procéder à des exhumations dans le but de remettre aux autorités allemandes les restes des soldats ainsi retrouvés, mais notre rôle, pensons-nous, doit se limiter là. ■■■

EXHUMATION DE SOLDATS ALLEMANDS LA GRANGE-AUX-MALADES, 25 JUILLET 2009

par Joël Drogland, Didier Perrugot et Jean-Luc Prieur

Au petit matin du 25 juillet 2009 une quinzaine de personnes s'affairent à l'orée d'un bois proche du hameau de la Grange-aux-Malades, sur le territoire de la commune des Bordes. Leur présence est l'aboutissement de longues recherches, d'un projet méthodiquement préparé et d'une volonté.

Les recherches sont celles qui sont conduites depuis plusieurs années sur la Résistance icaunaise et plus particulièrement sur les maquis de la forêt d'Othe par Joël Drogland, Jean-Louis Paquet et Jean-Luc Prieur. Tous trois connaissent l'histoire des deux maquis « Bourgogne » successifs qui séjournèrent dans ce bois et de l'attaque du 2 août 1944 ; ils ont rencontré la famille Solmon qui vit sa ferme incendiée par les Allemands au matin de cette attaque. Au cours de leurs entretiens avec M. et Mme Solmon, ils ont appris que quelques jours après la Libération des maquisards sont revenus sur le site du maquis et y ont exécuté trois prisonniers allemands.

La volonté, c'est celle de donner à ces soldats allemands, quand la fosse contenant leurs ossements fut enfin localisée, une sépulture véritable. Partagée par le fils des époux Solmon et par Jean-Luc Prieur, elle conduit au projet de mener à bien

La volonté, c'est celle de donner à ces soldats allemands, quand la fosse contenant leurs ossements fut enfin localisée, une sépulture véritable.

l'exhumation.

Le projet consista à prendre toutes les dispositions nécessaires pour que cette exhumation se déroule dans le double respect des lois et de la rigueur scientifique. Une opération aussi peu courante eut un écho assez important dans la presse locale et régionale, qui entraîna quelques prises de position

vives et contradictoires au sein du monde des anciens résistants et de leurs associations. L'ARORY ne peut évidemment rester à l'écart de ce débat d'autant plus que Joël Drogland a été associé au projet et a participé à la fouille de la fosse le 25 juillet.

Nous ouvrons donc le dossier, en replaçant l'exhumation dans son contexte historique, en décrivant les modalités de l'opération puis en présentant le résultat de la fouille.

Les maquis « Bourgogne » à la Grange-aux-Malades

Début janvier 1944 Henri Mittay, son frère, son épouse, un ami et son épouse s'installaient chez les époux Préau au hameau de Villefroide, sur la commune des Bordes. C'était le noyau fondateur d'un maquis que Robert Loffroy, recruteur régional des FTP, allait baptiser du nom de « Bourgogne » et dont il exigea qu'il s'installe dans le bois des Rayons, à proximité du hameau de la Grange-aux-Malades. Commandé d'une main ferme par Henri Mittay, soutenu par la famille Solmon, le maquis s'étoffa au début du printemps et réalisa quelques sabotages. Repéré, et donc menacé, le maquis se vit imposer un ordre de déplacement de la part de l'état-major FTP. Mittay refusa ; il partit avec ses proches dans la région de Fournaudin tandis que ses maquisards, obéissant à l'ordre qu'ils avaient reçu, s'installaient dans les bois du Chalonge sur la commune de Dixmont. Ils y furent attaqués par les Allemands le 15 mai 1944 et les maquisards se dispersèrent.

En avril 1944, un autre maquis fondé par Louis Priaault, cultivateur et marchand de bestiaux à Dixmont, avait été créé dans la vallée des Fourches entre les Bordes et Dixmont, et avait été intégré dans le Service national maquis qui lui avait attribué le numéro 6. Fin mai 1944, ce maquis se déplaça et vint s'installer dans le bois des Rayons, sur l'emplacement qui avait été celui du maquis de Mittay quelques mois plus tôt. Quelques rescapés du maquis « Bourgogne » vinrent d'ailleurs s'y réfugier pour continuer la lutte. Quand ils apprirent la mort de Mittay, le 24 mai 1944, ils proposèrent

que le Maquis 6 reprenne le nom de maquis « Bourgogne », ce qui fut accepté. Le maquis est attaqué le 2 août 1944 au matin par des troupes allemandes venues de Sens. Il est correctement armé et organisé pour sa défense. Les hommes de la 1^{ère} et de la 2^e section soutiennent le feu des attaquants avec six fusils-mitrailleurs disposés en position de combat en lisière du bois. Un maquisard est tué et un autre blessé. Cette résistance permet le repli de l'ensemble des maquisards jusqu'à Violot, au-dessus de Cerisiers. Les Allemands incendient le campement ainsi que la ferme voisine de Gaston Solmon, détruite par des bombes incendiaires. Quatre personnes du hameau sont arrêtées : F. Ducroq, M. Prévot, Gaston Solmon et son fils Paul Solmon, qui sont tous deux accusés de complicité et de non-dénonciation. Ils sont arrêtés, battus et emprisonnés à Sens. Ils seront libérés quelques jours avant l'arrivée des Américains. Par la suite, les Allemands détruisent le PC du maquis au Clos Aubry. Dans les deux semaines qui suivirent, la répression qui s'abattit sur la région fut intense et une douzaine de maquisards furent tués.

Ces événements permettent sans doute de comprendre la mentalité des maquisards qui, à une date que nous ne connaissons pas mais que le témoignage de Mme Solmon situe dans les jours qui suivent la Libération, sont revenus sur l'emplacement du maquis pour y exécuter trois prisonniers allemands qu'ils venaient de capturer.

Préparation et organisation de la fouille d'exhumation

L'initiative de retrouver l'emplacement exact où les soldats allemands exécutés avaient été inhumés et de les exhumer a été prise par Jean-Luc Prieur. Ses motivations étaient à la fois philosophiques et scientifiques : comme tout être humain, ces soldats n'avaient-ils pas droit à une sépulture décente ? Leurs familles ne souhaiteraient-elles pas savoir où ils étaient morts et pouvoir se recueillir dans des circonstances normales ? Jean-Luc Prieur avait participé en septembre 2008 à un colloque d'archéologie contemporaine au Mémorial de Caen et il se posait aussi une autre question : la fouille de la sépulture n'allait-elle pas fournir d'utiles informations historiques (identités, âges, grades, unités, pays d'origine, conditions de décès...) ? Quelques semaines avant ce colloque, Jean-Louis Paquet (fils du résistant Jean Paquet, du maquis « Bourgogne ») l'avait conduit sur les lieux présumés de l'exécution et de l'inhumation, mais le lieu précis n'avait pu être localisé. Lors de la préparation et de l'organisation des cérémonies à Dixmont et aux Bordes en mai 2009, Jean-Luc

Prieur informa le maire des Bordes, François Grebot, de son projet. Le maire souhaitait lui aussi qu'une solution soit trouvée pour que ces soldats soient exhumés et reçoivent une digne sépulture. Ce fut M. Michel Solmon (fils de Paul et petits fils de Gaston), exploitant agricole dans la même ferme de ses parents qui abrita un temps Henri Mittay, qui connaissait parfaitement les lieux, qui conduisit finalement Jean-Luc Prieur sur l'emplacement exact des sépultures. À quelques mètres de la lisière du bois, dans une terre argileuse très dure, truffée de silex, apparaissaient en surface des lambeaux de cuir de brodequins, une plaque d'identification de soldat allemand et même quelques petits ossements. La fouille allait être possible, mais elle devait se dérouler dans le double respect des lois et des règles de l'archéologie.

Jean-Luc Prieur contacta le directeur de la nécropole militaire allemande de la Cambe en Normandie, qui lui indiqua les modalités pour ces exhumations et le mit en rapport avec M. Hauser, responsable pour la France de l'association allemande VDK, équivalent du Souvenir Français¹. Il se mit en relation avec M. Bernard Labache, de la Direction Régionale des Anciens Combattants et Victimes de Guerre de Bourgogne Franche-Comté, Directeur régional, Chef des services déconcentrés. Puis il se chargea de prévenir le préfet de l'Yonne et le commandant de la brigade de gendarmerie de Villeneuve-sur-Yonne.

Le Service régional d'archéologie de Dijon fut contacté mais ne sembla guère intéressé. Jean-Luc Prieur proposa à Joël Drogland de participer à ce projet ; celui-ci accepta et conseilla de faire appel à son collègue Didier Perrugot, docteur en archéologie. Il restait à obtenir l'autorisation du propriétaire du bois, une grosse société parisienne d'exploitation forestière, ce qui fut réglé assez rapidement.

Le terrain ayant été bougé par le décapage prélimi-

... Dans une terre argileuse très dure, truffée de silex, apparaissaient en surface des lambeaux de cuir de brodequins, une plaque d'identification de soldat allemand...

naire en surface, l'affaire risquait de s'ébruiter et d'attirer les curieux et les pilleurs. Il fallait aller vite. Le 25 juillet au matin, la fouille débutait en présence de M. Bernard Labache, de M. Louis-Cyrille Foisard, président du comité sénonais de l'ANACR (Association nationale des Anciens combattants de la Résistance), de M. Alain Préau, fils d'un maquisard du second maquis « Bourgogne » et conseiller municipal des Bordes, de M. Claude Hauer, maire-adjoint des Bordes, de M. Michel Solmon, exploitant agricole, du capitaine de gendarmerie de >>

>> Villeneuve-sur-Yonne et de M. Claude Chicouard, garde forestier représentant le propriétaire du bois.

La découverte des sépultures : apports de l'archéologie

L'emplacement localisé était situé dans un sous-bois affouillé par des sangliers, où l'on constatait la présence d'ossements humains avec des restes de cuir, le tout apparaissant à faible profondeur (de 0,2 à 0,3 m en moyenne) et passablement en désordre. Le lieu avait manifestement été en partie perturbé. Cette fouille devait respecter les règles scientifiques de l'archéologie afin de permettre notamment :

- de révéler ou non la présence d'une fosse dans laquelle auraient pris place les corps ;
- de reconnaître la position des corps, leur nombre, la place des restes osseux...ainsi que la trace des creusements postérieurs à 1944 ;
- la découverte éventuelle de restes matériels, militaires ou non, plaques d'identification, accessoires vestimentaires, objets de la vie quotidienne et/ou personnels, vestiges de vêtements et/ou de chaussures, le tout en position fonctionnelle ou trouvé de façon résiduelle...y compris pour les ossements épars qu'il faut recueillir ;
- d'identifier les corps à partir des ossements et des matériels associés pour accéder à des informations de diverses sortes (l'âge au décès, le sexe, des anomalies pathologiques, l'identité, la nationalité...).

Un procès verbal d'exhumation a été rempli pour chaque individu recensé qui tient compte des anomalies constatées.

Le tout devant s'accompagner naturellement d'un enregistrement des données de fouilles associant plans, dessins et photographies. Cette étape est essentielle et s'apparente à une véritable expertise: c'est d'elle que dépendent les interprétations à venir, par exemple pour préciser les circonstances et causes des décès ainsi que les conditions d'ensevelissement des corps. Ces orientations ne sont pas limitatives, elles donnent seulement une idée des possibilités d'analyse et d'interprétation.

Didier Perrugot décide que la fouille se fera en aire ouverte dans le sous-bois, une technique indispensable au repérage des limites de l'éventuelle fosse censée contenir les corps. Toutes les terres retirées sont passées au crible, ce qui permet de récupérer quelques menus objets et ossements résiduels. En fin de journée, chaque corps a reçu un numéro d'enregistrement, les ossements sont prélevés (certains mesurés), puis conditionnés avant

leur départ pour Dijon dans l'attente d'un lieu de dévolution définitif. Les squelettes sont enregistrés pour les besoins de l'administration sous les N° 2009-01 à 2009-04. Un procès verbal d'exhumation a été rempli pour chaque individu recensé, qui tient compte des anomalies constatées et de quelques mensurations pour les os longs.

Les enseignements de la fouille

{fig. 1 et 2}

La fouille a fait découvrir une fosse avec les restes de quatre individus. Cette fosse se présente comme un creusement allongé, d'aspect irrégulier, creusée au travers d'un substrat argileux, avec des parois en oblique. Elle est disposée dans le sens nord-sud parallèlement à la lisière du bois. Les dimensions sont les suivantes: long. 2,5 m, larg. 1,2 à 1,3 m, prof. 0,4 m environ sous le sol actuel. Le comblement est constitué des terres issues du creusement.

La fouille a permis d'identifier les restes d'au moins quatre squelettes d'adulte, soit un de plus que ce qui était attendu. Ces squelettes étaient disposés dans le sens de la fosse mais tête-bêche : c'est ainsi que les N° 2009-01 et 2009-02 étaient placés côte-à-côte, tête au nord-ouest, les deux autres dans le sens opposé. Malgré le bon état de conservation des ossements, aucun des squelettes n'était entier : à cause des remaniements postérieurs d'origine animale ou anthropique, certains corps n'étaient conservés qu'à 20 % (2009-02), 30 % (2009-03), 40 % (2009-01 et 2009-04). Il est significatif en effet qu'on n'a retrouvé ni fémur ni os de bassins sur le site et seulement deux tibias. Malgré cet inconvénient, il a été possible d'observer la position des corps, de constater qu'ils étaient habillés au moment du décès et de reconstituer la place des défunts dans la fosse au moment de l'ensevelissement. La description qui suit rend compte des observations effectuées lors de la fouille (fig. 1 et 2) pour chaque individu :

Premier squelette (2009-01) : squelette incomplet disposé sur le dos. Taille estimée 1,57 m (s'il s'agit d'une femme) à 1,62 m (homme)². Par suite des creusements adventices, deux parties seulement sont conservées, la première avec le haut du corps et de tout petits restes de crâne en place ainsi que l'humérus gauche qui repose sur le corps voisin 2009-02. La seconde comprend la partie inférieure des jambes avec restes de chaussures aux pieds. Quelques découvertes matérielles sont associées à ce corps : bouton (fig. 1, n° 3), attache de fixe-chaussettes (fig. 1, n° 2) et chaussures (fig. 1, n° 9 et 10).
Second squelette (2009-02) : partie supérieure d'un squelette incomplet disposé comme le précédent : taille supposée 1,69 m (d'après l'humérus). Petit

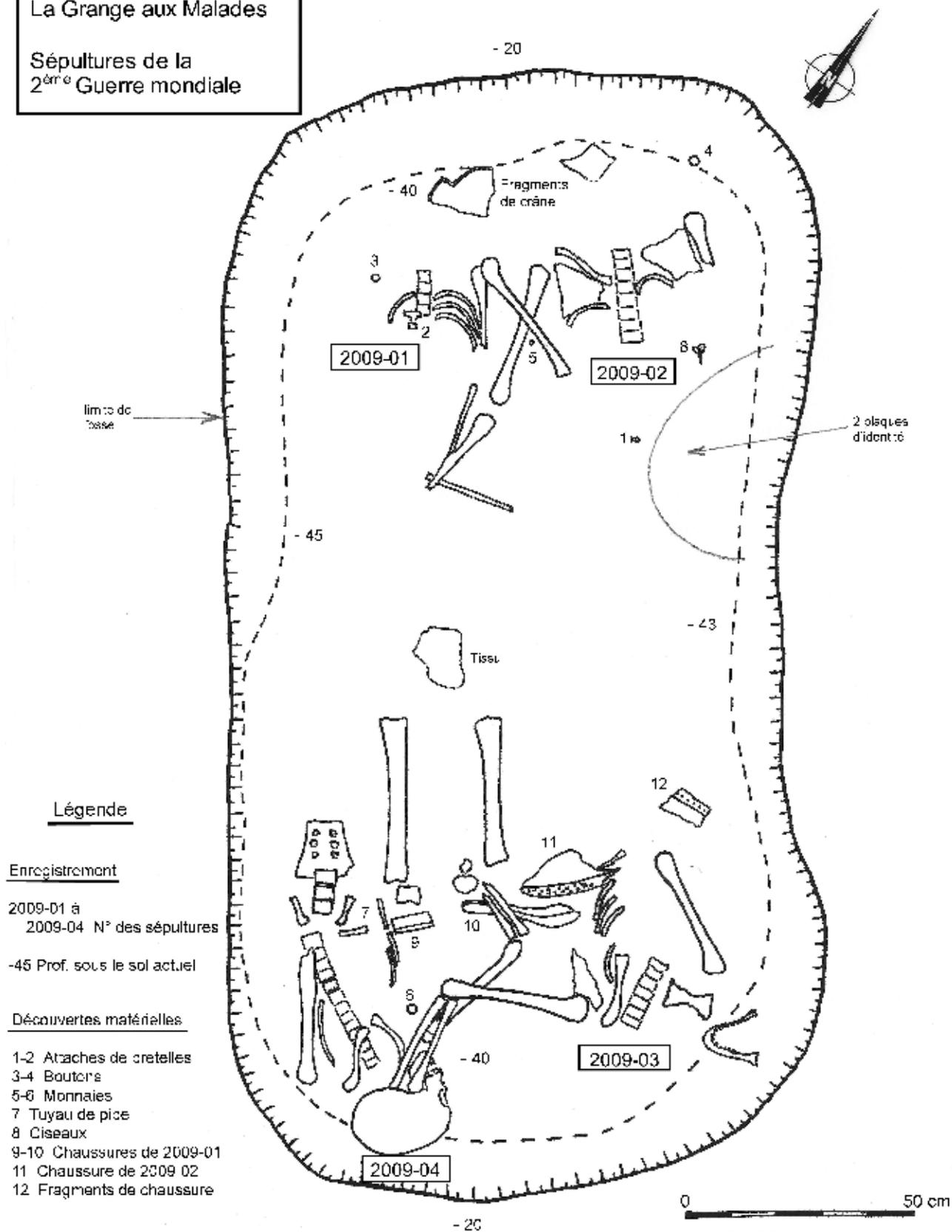
> suite page 18

fig 1. Les Bordes 2009. Plan d'ensemble de la découverte.

LES BORDES - 2009

La Grange aux Malades

Sépultures de la
2^{ème} Guerre mondiale



Légende

Enregistrement

2009-01 à
2009-04 N° des sépultures

-45 Prof. sous le sol actuel

Découvertes matérielles

- 1-2 Attaches de bretelles
- 3-4 Boutons
- 5-6 Monnaies
- 7 Tuyau de pipe
- 8 Ciseaux
- 9-10 Chaussures de 2009-01
- 11 Chaussure de 2009-02
- 12 Fragments de chaussure

del. Didier Perrugot

fig 2. Les Bordes 2009 : restes humains dans la fosse. (cliché Didier Perrugot)



fig 3. Les Bordes 2009 : ensemble des objets et matériels provenant de la fouille. (cliché Jean-Luc Prieur)



INVENTAIRE DES DÉCOUVERTES MATÉRIELLES ISSUES DE LA FOUILLE

On peut distinguer les objets découverts selon deux catégories, les objets d'origine militaire et les autres. Tous sont enregistrés selon un numéro d'ordre et en fonction du lieu de découverte, dans la fosse ou aux abords proches⁴.

Objets militaires d'origine allemande

1. Plaque d'identité de forme ovale (HC hors de la fosse), en alliage d'aluminium percée par un projectile. Inscription sur deux lignes : 0 2247. [1^{ère} ligne] 2/Kf Ers Abt.6 [2^e ligne]
Interprétation : Gpe sanguin 0- Mtle 2247. 2^e Cie du 6^e Groupe de véhicules de remplacement⁵.
2. Plaque d'identité de forme ovale (HC proche de 2009-02-03), en alliage d'aluminium. Inscription sur deux lignes : A 780. [1^{ère} ligne] 2 Jnf. Ers. Batl.367 [2^e ligne]. Interprétation : Gpe sanguin A- Mtle 780. 2^e Cie du 367^e bataillon d'inf. de remplacement.
3. Plaque d'identité de forme ovale (HC proche de 2009-02), en alliage d'aluminium. Inscription sur deux lignes : 5295. 0 [1^{ère} ligne] 1.Jnf. Ers. Btl. 238 [2^e ligne]. Interprétation : Gpe sanguin 0- Mtle 5295- 1^{ère} Cie du 238 Bataillon d'inf. de remplacement.
4. Plaque d'identité de forme ovale (HC proche de 2009-02), en zinc. Inscription sur deux lignes : ? 14709 [1^{ère} ligne] (NV ?) D. Paris [2^e ligne], à interpréter.
5. Grade de col. ou d'épaulette d'officier ou de sous-officier en forme d'étoile carrée avec tige de fixation type double agrafe. En l'absence d'autre étoile identique, il est difficile de déterminer le grade précis et même le corps, *Wehrmacht* ou *SS*. Cependant aucune des quatre plaques d'identification n'appartient à un *SS*. Tôle fine en alliage métallique gris (HC). Dim. 12 x 12 mm.
6. Bouton de manchette d'officier en alliage cuivreux (HC). Forme rectangulaire. Dim. 18 x 11 mm, ép. 1mm.
7. Partie avant d'un brodequin clouté de type « coup de pied » (2009-02). Cuir et fer : dim. long. 232 mm, larg. 98 mm, ht. 70 mm. Isolé, cet objet n'est peut-être pas en lien avec le squelette 02.
8. 15 morceaux de cuir provenant d'au moins 3 brodequins (HC).
9. 17 boutons de vareuses, chemises, culottes d'uniformes (HC pour la plupart)
10. 2 attaches en acier, supports de ceinturon pour vareuse, percés de 9 trous (HC). Dim. 31 x 25 mm, prof. 15 mm.
11. 5 fers avant et arrière de brodequins ou bottes allemandes, dont l'un d'eux provenant d'une petite pointure 37/39.

Objets divers

12. Boucle de ceinture rectangulaire en fer (HC): dim. 40 x 33 mm, traces de caoutchouc ?
13. Paire de chaussures à talons plats et à semelles en caoutchouc lisse (2009-01). Cuir. Dim. de la mieux conservée : long. 245 mm (pointure 36-38 ?), larg. à l'avant 78 mm, au talon 66 mm, ép. du cuir 1 mm. Aspect usé sur l'ext., traces de stries au talon avec 11 petits clous.
14. Paire de petits ciseaux en fer (2009-02). Dim. 85 x 45 mm.
15. Crayon de papier en bois de section hexagonale avec mine au centre (HC). Dim. 7 mm, long. 45 mm. Traces d'un embout de métal sur le bois.
16. Gomme d'aspect rectangulaire avec angles arrondis (HC). Dim. 35 x 25 mm, ép. 7 mm.
17. Attaches de ce qui semble être (nous n'avons à ce jour aucune certitude) de fixe-chaussettes en deux parties (2009-01 et 2009-02) avec partie mâle et femelle : base hexagonale fendue en aluminium avec inscription « breveté SGDG » [sans garantie du gouvernement] et passant en fer large de 40 mm. Long. totale environ 53 mm.
18. Tuyau de pipe en bakélite noire ou coroso (HC). Long. 74 x 16 mm.
19. Morceau de tissu noir avec un œillet métallique (HC). Dim. environ 100 x 100 mm.
20. Bouton en porcelaine bleu à 4 trous (HC). Diam. 15 mm, ép. 3 mm.
21. Bouton en coroso noir à 4 trous (HC). Diam. 15 mm, ép. 3 mm.
22. Morceau de peigne à une rangée de dents en celluloid marron (HC). Dim. 59 x 27 mm, ép. 3 mm.
23. Pendentif « porte bonheur » en forme de plaque rectangulaire avec bélière et fragment de chaînette (HC). Métal émaillé avec motif en fer à cheval noir sur fond bleu. Dim. 12 x 10 mm, long. 35 mm, ép. 1 mm.
24. 6 pièces de monnaies dont une allemande de 1938 (2009-02), et cinq françaises dont deux de 1 Franc type Bazor, ann. 1942-1944 (2009-02 et HC), une autre de 50 centimes « État français » ann. 1942 (HC), une de 20 centimes « État français » ann. 1943 (2009-04) et une de 10 centimes « État français » ann. 1943 (HC).
25. Languette allongée en métal gris (fragment de gourmette ?) (HC). Dim. 20 x 7 mm, ép. 0,5 mm.
26. Douille de carabine de chasse-loisirs 9 mm à percussion annulaire (HC).
27. Éclat d'acier rectangulaire (dim. 17 x 13 x ép. 3 mm), peut-être un éclat de grenade.

> suite de la page 15

morceau de crâne en place. Le bras droit n'est pas allongé le long du corps mais étendu en oblique vers l'extérieur. Quelques découvertes matérielles : deux pièces de monnaie (fig. 1, n° 5), une attache de fixe-chaussette en fond de fosse (fig. 1, n° 1) et une chaussure isolée (fig. 1, n° 11). Hors contexte : une paire de petits ciseaux (fig. 1, n° 8) et un bouton (fig. 1, n° 4). Par ailleurs, deux plaques d'identification militaires proviennent de ce secteur de la fosse : l'une des deux peut appartenir à cet individu. À noter aussi que l'attache signalée fig. 1 n° 2 est semblable à celle de 2009-01, ces deux objets ayant pu former une paire à l'origine.

Troisième squelette (2009-03) : partie supérieure d'un squelette incomplet disposé sur le dos tête au sud-est, bras gauche plié à angle droit sur le squelette voisin 04. Le crâne a disparu mais pas la mandibule. Taille suggérée : 1,72 à 1,73 m (d'après les humérus). Un fragment de chaussure trouvé hors contexte (fig. 1, n° 12), possible élément de la tige du brodequin lié au squelette 2009-02 (fig. 1, n° 11).

Quatrième squelette (2009-04) : partie supérieure d'un squelette incomplet disposé sur le dos et aussi en partie de côté, tête au sud-est, le bras droit plié

reposant sur la chaussure de 2009-01. Bien conservé, le crâne présente des prothèses dentaires amovibles en résine pour chaque mâchoire supérieure et inférieure aussi bien à droite qu'à gauche, ainsi que deux perforations dues à deux projectiles. Taille supposée 1,68 m [d'après humérus]. Découvertes in situ : une pièce de monnaie [fig. 1, n° 6] et un tuyau de pipe [fig. 1, n° 7].

Bilan de l'intervention, ce qu'il faut retenir au plan archéologique :

Les numéros d'objets signalés renvoient à l'inventaire qui précède.

- Les corps ont été déposés et enfouis à la hâte, simultanément et sans précaution, comme le montre la disposition des bras.

- Quatre corps d'adultes reconnus au lieu de trois prévus, cela s'accorde en principe avec les quatre plaques retrouvées.

- Sauf exception, l'absence des os de bassin et celle des crânes nous privent d'éléments pour la détermination du sexe et de l'âge des individus, sauf pour le 04 d'apparence masculine et sans doute âgé. Il est possible que le squelette du 01 soit celui d'une femme [taille réduite et chaussures d'apparence civiles n° 13 de petite pointure].

- L'un des corps présente des traces d'une intervention réparatrice des mâchoires, ce qui fait penser mais sans certitude à un sujet « âgé » [le propriétaire de la pipe n° 18].

- Les objets sont dans l'ensemble d'origine allemande ou française et même certains d'origine militaire (cf infra) mais allemands.

- L'examen des restes osseux n'a pas permis de savoir ce qui est à l'origine du décès pour les individus 2009-01 à 03. Seul le crâne 2009-04 présente deux perforations causées par au moins deux projectiles, dont l'un tiré par derrière est ressorti par l'os temporal gauche³. Et par ailleurs, l'une des plaques d'identité a été traversée par une balle de guerre. De toute façon, les décès sont concomitants.

Grâce aux numéros sur les plaques militaires, le service des archives de Berlin (WAST) doit permettre l'identification des défunts. En l'absence des runes SS sur ces plaques d'identification, il est probable qu'il s'agisse de soldats de la *Wehrmacht*, mais sans certitude. En effet, il n'était pas rare que des SS isolés de leur bataillon, dans leur retraite, revêtaient des vêtements civils ou des uniformes de la *Wehrmacht* ainsi que des plaques qui pouvaient être de nature à leur éviter d'être fusillés en cas de capture par la Résistance.

Observations sur les matériels retrouvés

La plupart des restes de vêtements et autres équipements proviennent d'individus qui dans l'en-

semble étaient des soldats de la *Wehrmacht*. La présence d'objets d'origines allemande et française est normale dans un tel contexte d'occupation du pays depuis plusieurs années.

L'absence de certains objets (ceinturons, portefeuilles, montres...) n'est pas expliquée tandis que sont présents dans la fosse deux paires de brodequins (n° 7, 8, 11) et une paire de chaussures semble-t-il civiles (n° 13 pour 2009-01), des effets qui n'ont pas été prélevés lors de l'ensevelissement des corps.

Parmi les soldats, l'un au moins était un officier ou sous-officier, ainsi que l'attestent les objets n° 5 et 6 mais sans que l'on puisse préciser s'il s'agit d'objets issus de la *Wehrmacht* ou de la SS. Il faut signaler aussi le doute à propos du squelette enregistré sous le n° 2009-01, peut-être celui d'une femme en raison des types de chaussures reconnues (n° 13), de leur faible pointure, en raison aussi d'un objet pas banal mais trouvé hors contexte (ciseaux n° 14) [6]. On peut de la sorte attendre beaucoup des indications à extraire des plaques d'identification 1 à 4.

Les pièces de monnaies permettent de préciser que les corps ont été déposés dans la fosse après 1943, date de la plus récente des pièces. Le récit relaté des événements s'accorde donc bien avec le constat archéologique pour ce qui est de la chronologie, mais il y a discordance pour ce qui touche au nombre d'individus tués (3 signalés, 4 retrouvés), sans doute aussi sur la composition du groupe, avec présence possible d'une femme parmi les victimes de 1944.

À ce jour, les services allemands contactés ne sont pas encore parvenus à identifier les corps. ■■■

Notes

[1] Cette organisation est chargée de recueillir les restes de soldats allemands, de prévenir les familles et les archives situées à Berlin (le WAST), mais aussi d'organiser les démarches administratives avec les institutions françaises et allemandes.

[2] Estimations obtenues grâce à Olivier Putelat, ostéologue et d'après Olivier (G.), Aaron (C.), Fully (G.), Tissier (G.). - *New estimation of stature and cranial capacity in modern man. Journal of Human Evolution*, 7, 1978, p. 513-518.

[3] Examen réalisé par Jean-Loup Gassend, étudiant en médecine, chercheur et inventeur d'une exhumation plus importante de soldats allemands à Villeneuve-Loubet (06).

[4] Dans l'inventaire, l'origine archéologique des objets est précisée entre parenthèses selon qu'il s'agit de découvertes faites en place et associées aux ossements (2009-01 à 04) ou d'éléments résiduels trouvés hors contexte (lettres HC) dans ou hors de la fosse. Nous remercions Laurent Viard pour son aide.

[5] « De remplacement » signifie « de réserve ». Il s'agit d'unités recomposées avec des éléments d'autres unités plus ou moins détruites. L'une d'elle venait semble-t-il de Norvège.

[6] On doit toutefois dire que la mesure in situ du squelette, 1,65 m, se rapproche de celle estimée pour un homme d'après l'humérus, 1,62 m.

Une allée Jack Marsden dans les bois du Chalonge à Dixmont

Dans notre dernier bulletin, nous avons rendu compte des cérémonies qui se sont déroulées à Dixmont et aux Bordes les 9 et 10 mai 2009, à la mémoire des maquis « Bourgogne ». Nous avons précisé qu'une route avait été baptisée du nom d'André Dussault, maquisard de Villeneuve-sur-Yonne tué dans l'attaque du maquis le 15 mai 1944. Nous aurions dû ajouter que le sentier conduisant de la route à la borne fixée sur le lieu précis de l'implantation du maquis dans le bois avait été aménagé par la municipalité de Dixmont et baptisé « Allée Jack Marsden ». Cet aviateur anglais avait été recueilli au maquis et blessé lors de l'attaque du 15 mai ; conduit à l'hôpital de Sens il en fut extrait par une opération des résistants sédentaires FTP de Sens. Son épouse et sa fille, Janet, étaient présentes. —



Mme Marsden à gauche, sa fille Janet, deuxième en partant de la droite, avec des amis le jour de l'inauguration.

DÉCOUVREZ "UNE AUTRE HISTOIRE DE L'YONNE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE"

UN DÉPARTEMENT DANS LA GUERRE 1939-1945

OCCUPATION, COLLABORATION
ET RÉSISTANCE DANS L'YONNE

Ouvrage collectif de l'ARORY,
750 pages, 30 euros.

Commandez le livre auprès
de l'Arory : 15 bis, rue de la Tour
d'Auvergne - 89000 Auxerre,
ou sur notre site www.arory.com,
rubrique "Commander le livre".

